

SAINT-GEORGES-DE-DIDONNE

SOMMAIRE

I. Paysages et histoire

1. Un croissant en bord d'estuaire
2. Une villa romaine à Suzac, un château médiéval à Didonne
3. À partir du 16^e siècle, un nouvel attrait pour l'estuaire
4. Une meilleure maîtrise des abords de l'estuaire (fin 18^e siècle-19^e siècle)
5. Naissance d'une station balnéaire : 1850-1940
6. De la Reconstruction au développement urbain et touristique

II. Architecture et habitat

1. Quelques éléments remarquables du patrimoine
2. Une ville construite pour l'essentiel après 1875
3. Des villas aux formes variées
4. Villas d'architectes, villas d'entrepreneurs

III. Documentation



Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.
www.inventaire.poitou-charentes.fr

L'INVENTAIRE DE L'ESTUAIRE DE LA GIRONDE

L'estuaire de la Gironde est un des plus grands estuaires d'Europe et, écologiquement, un des plus riches. Qu'il s'agisse d'utilisation de la ressource en eau, de tourisme, de pêche et de cultures marines, de paysages et de biodiversité, il revêt une identité environnementale mais aussi patrimoniale particulière.

Son histoire et ses paysages témoignent des relations étroites et variées, sur le long terme, entre l'homme et son milieu naturel.

Voilà pourquoi la Région a lancé, en 2010, l'inventaire général du patrimoine culturel des communes riveraines de l'estuaire situées sur son territoire, en mettant l'accent sur l'histoire des relations entre leurs habitants et leur environnement.

Cette opération se déroule en collaboration scientifique avec le Département de la Gironde.

EN SAVOIR PLUS

Une opération d'inventaire consiste à recenser et étudier les biens culturels qui constituent le patrimoine d'un territoire, de l'Antiquité aux années 1960 : les paysages, l'habitat, les bâtiments religieux, les châteaux, les objets mobiliers, les traditions orales...

Chacun des éléments étudiés (grâce à l'observation sur le terrain, les témoignages recueillis et les recherches dans les archives) fait l'objet d'un dossier documentaire illustré, accessible à tous.

Retrouvez toutes ces informations :

- dans les mairies des communes étudiées
- sur Internet : www.inventaire.poitou-charentes.fr
et, pour l'Aquitaine : www.inventaire.aquitaine.fr
- au centre régional de documentation du patrimoine de Poitiers,
102 Grand'Rue à Poitiers – Tél : 05 49 36 30 07

SAINT-GEORGES-SUR-DIDONNE

La commune de Saint-Georges-de-Didonne se trouve sur la rive droite de l'estuaire de la Gironde, entre Royan au nord et Meschers au sud. D'une superficie de 1 058 hectares, elle présente une façade sur l'estuaire large de 4,5 kilomètres, et s'étend jusqu'à 5,5 kilomètres à l'intérieur des terres.

L'inventaire du patrimoine de cette commune a été réalisé de février à septembre 2014. Il a permis d'identifier 464 éléments du patrimoine (maisons et villas, bâtiments publics, centres de vacances, etc.), illustrés par 1 474 images.

I. PAYSAGES ET HISTOIRE

Située aux portes de l'embouchure de la Gironde, la commune de Saint-Georges-de-Didonne est très profondément marquée par la proximité du fleuve, tant dans son histoire que dans ses paysages. Elle assure la transition entre des paysages urbains d'un côté, forestiers et ruraux de l'autre. Très lié à son histoire balnéaire, son patrimoine recèle aussi quelques témoins de son passé plus ancien.

1. Un croissant en bord d'estuaire

Le territoire de la commune affecte la forme d'un vaste croissant ouvert sur l'estuaire de la Gironde et dont les deux pointes, rocheuses, sont constituées par la pointe de Vallières, au nord, et la pointe de Suzac, au sud. La seconde est considérée comme la limite géographique, avec la pointe du Verdon, côté Médoc, entre l'estuaire de la Gironde et l'embouchure de la Gironde. La commune est ainsi à cheval sur un environnement estuarien et un autre plus maritime. La pointe de Suzac, culminant à 32 mètres d'altitude, avance dans les eaux de la Gironde du haut de ses impressionnantes falaises tombant à pic. Depuis la plage de Suzac, au sud, en limite avec la commune de Meschers, un ancien sentier douanier permet d'en faire le tour et d'en apprécier le paysage, la lumière et la végétation aux accents méditerranéens.

À l'opposé, la pointe de Vallières, plus large et un peu moins élevée (25 mètres d'altitude), est aussi plus déchirée. Ses rochers qui, avec son phare, lui confèrent une ambiance bretonne, avancent parfois loin sous l'eau, notamment au nord (banc de Vallières) et au sud, près du port (banc de la Béchade). Le plateau, appelé "la Crête", s'élève en son centre. Il a été en grande partie recouvert par l'urbanisation.

Entre les deux pointes, la côte se courbe en une grande anse ou "conche", la conche de Saint-Georges. Sur plus de 2 kilomètres, elle étire sa longue plage de sable fin, véritable pôle d'attraction pour les milliers d'estivants qui fréquentent la commune en été. Au nord de la pointe de Vallières, ils bénéficient de la même façon d'une partie de la Grande conche de Royan qui, sur une longueur de 500 mètres, fait partie de la commune de Saint-Georges-de-Didonne. Les deux plages sont bordées par un boulevard qui les sépare d'une zone à la fois urbaine et forestière, occupant d'anciennes dunes de sable.

Au sud de la commune, en débordant sur le territoire de Meschers, la forêt de Suzac constitue un important massif de 350 hectares, dont 83 sont la propriété du Conservatoire du Littoral. La forêt fixe les anciennes dunes dont le relief est encore nettement perceptible sous le boisement. La forêt avance jusqu'à la pointe de Suzac, excepté à son extrémité, couverte d'une végétation rase entourant les vestiges du fort de Suzac. De nombreux chemins traversent le massif au cœur duquel ont pris place plusieurs campings et centres de vacances.

Situé à la jonction entre la conche de Saint-Georges, la Crête et les bois, le bourg de Saint-Georges s'est transformé, au cours du 20^e siècle, en une véritable ville qui a fait sa jonction avec l'ancien bourg de Didonne, à l'est. Développés de part et d'autre de la route de Royan, les nouveaux quartiers urbains gagnent toujours plus de terrain sur les champs. Ils atteignent maintenant la lisière de la rocade de l'agglomération royannaise qui, formant une saignée à travers la forêt de Suzac, aboutit à la conche de Saint-Georges.

Au-delà de l'ancien bourg de Didonne et de la rocade, le paysage se différencie en deux grandes entités. La première est constituée par le plateau agricole, péninsule qui prolonge la plaine saintongeaise venant de Cozes et de Saujon. Très vallonné, ce plateau s'élève vers le nord-est et culmine à 34 mètres d'altitude près du hameau de Boube. Au sud, près de la route de Bordeaux, se trouvent la zone artisanale et commerciale des Brandes et le lieu-dit "les Moulins" qui, comme son nom l'indique, présentait jusqu'à la fin du 19^e siècle plusieurs moulins à vent.

La seconde entité paysagère de l'arrière-pays est formée par les marais qui s'étendent de part et d'autre de cette péninsule : les marais de la Briqueterie au sud, liés aux marais de Chenaumoine, sur la commune de Semussac ; et les marais de Margite ou de Boube au nord, prolongés sur la commune de Royan par les marais de Belmont. Dans les deux cas, il s'agit de marais intérieurs séparés de l'estuaire de la Gironde par les dunes

de sable, aujourd'hui couvertes de bois et de constructions. Exploité en champs, en prés et en jardins, chaque marais est irrigué par un petit cours d'eau canalisé : le Rivau pour les marais de la Briqueterie, et le canal de Boube pour les marais de Margite. Le premier se fraie un chemin au sud de Didonne, puis file de manière souterraine sous le secteur du Relais de la Côte de Beauté, pour aboutir à la conche de Saint-Georges. Le canal de Boube, au nord, sépare les communes de Saint-Georges-de-Didonne et de Royan. Formant une coulée verte dans le quartier de Vallières, il finit sa course dans la Grande conche de Royan juste après l'avenue des Américains. Il existait enfin un troisième marais intérieur, beaucoup plus petit, au nord du bourg de Saint-Georges : enfoui sous la ville, le marais du Coca s'écoulait par un petit ruisseau, la Goulette, qui aboutissait dans la conche vers l'actuelle base nautique.

2. Une villa romaine à Suzac, un château médiéval à Didonne

Témoins d'une occupation humaine très ancienne, les vestiges archéologiques ne manquent pas à Saint-Georges-de-Didonne. Des traces de camp néolithique (vers 3000 avant J.-C.), avec une enceinte, ont ainsi été décelées près de Boube. Au 19^e siècle, de nombreux vestiges d'époque romaine ont été mis au jour sur la pointe de Suzac par les propriétaires des lieux, les Roulet : briques, fragments de colonnes et monnaies laissent imaginer la présence, jusqu'au 3^e siècle de notre ère, d'une importante villa. Par ailleurs, des fouilles et repérages archéologiques effectués en 1998 et 2006 ont mis en évidence une occupation dense autour des Moulins dès le Haut Moyen Âge.

Cette occupation du plateau calcaire a ensuite pris la forme d'un château et d'un bourg médiévaux, Didonne, établis en bordure des marais alors en cours de comblement. Restée dans les mémoires et la toponymie sous le nom de "châta", une véritable forteresse a commencé à livrer ses secrets lors des fouilles archéologiques menées à partir de 2012. La seigneurie de Didonne, un des fiefs plus puissants de Saintonge au Moyen Âge, est mentionnée dès 1047. Pendant toute la période médiévale, elle étend son pouvoir sur Royan, Arvert, Montendre, Beurley, Richemont, etc.. Ses détenteurs doivent en partie leur fortune à la perception des taxes sur le passage sur l'estuaire de la Gironde.

Objet de toutes les convoitises pendant la guerre de Cent ans, le château et la seigneurie de Didonne sont confisqués en 1340 par le roi de France Philippe VI contre Guibert de Didonne qui s'était rallié aux Anglais. Le roi les attribue à Arnaud Bernard de Preyssac, dit Soudan de Latran, en récompense pour ses services. Mais dès 1350, ce chevalier trahit à son tour le roi de France, lequel envoie Foulques de Matha pour assiéger et prendre le château, avant de le lui attribuer. En 1376, après que les Anglais s'en soient de nouveau emparé, le roi de France Charles V reprend Didonne comme le reste de la Saintonge, et donne le château et la seigneurie à l'un de ses capitaines, Jean de La Personne. Vers 1450, ils sont repris par le roi Charles VII qui les donne à son gendre, Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg.

Ces différents soubresauts valent au château de sortir en ruines du conflit et d'être abandonné au 15^e siècle. En 1501, Didonne passe par mariage à la famille de La Trémoille. En 1713, la seigneurie est acquise par le marquis Jean-Charles de Senecterre qui en transfère le siège au château de la Touche, à Semussac, lequel prend alors le nom de château de Didonne. Selon la tradition, des pierres de l'ancienne forteresse servent à la construction de ce nouveau château. Quant à l'ancienne forteresse, il n'en reste, au début du 18^e siècle, que des vestiges, peu à peu ensevelis sous l'extension de l'ancien bourg aux 19^e et 20^e siècles.

3. À partir du 16^e siècle, un nouvel attrait pour l'estuaire

Pendant que Didonne décline, un nouveau cœur d'activité se développe, sans doute à partir de la fin du Moyen Âge, autour d'un nouveau bourg : Saint-Georges. Il existait là déjà un prieuré, vraisemblablement établi au 12^e siècle et dont les parties romanes de l'église actuelle témoignent encore. Limité aux abords de l'église et de la conche, le bourg englobe à l'ouest le logis de Lussinot, une petite seigneurie constituée à la fin du 16^e siècle (rue Henri-Collignon et rue du Stade).

L'activité de la paroisse et de ses habitants est essentiellement tournée vers l'agriculture. Les blés produits sur le territoire alimentent les moulins à vent qui, servant au loin de repères pour la navigation sur l'estuaire de la Gironde, sont indiqués vers 1545 sur une carte de l'estuaire établie par Alphonse de Saintonge ; on en dénombre 8 au début du 19^e siècle. Mentionnée depuis le 11^e siècle, la vigne est également présente, en particulier sur la pointe de Vallières et le plateau de la Crête. Elle figure en bonne place sur les cartes des environs au 18^e siècle. L'élevage de cochons, de chèvres et de moutons fait aussi partie des principales activités.

Le développement de Saint-Georges-de-Didonne est toutefois entravé par les événements souvent tragiques qui, aux 16^e et 17^e siècles, accompagnent la diffusion du protestantisme. Avec Meschers et Royan, la paroisse apparaît comme un bastion huguenot. En 1621-1622, la baronnie de Didonne est alors dévastée par les troupes royales venues réprimer le soulèvement protestant, et la détentrice de la seigneurie de Théon, à Meschers, s'en prend violemment aux protestants de Meschers et de Saint-Georges-de-Didonne : de 700 à 800 d'entre eux sont exécutés, et 600 sont réduits à la famine. À cela s'ajoutent les persécutions du règne de Louis XIV, notamment après la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Dès lors, la paroisse de Saint-Georges-de-Didonne ne compte plus que 171 feux en 1713 (soit moins de 700 habitants) contre 286 en 1685.

Cantonnés à la clandestinité, les protestants de Saint-Georges et des environs, encore nombreux, continuent à se réunir tout au long du 18^e siècle, d'abord, à partir de 1752, sous la houlette du pasteur Louis Gibert, remplacé dans le secteur en 1761 par le pasteur Jean Jarousseau. Celui-ci officie discrètement dans une maison du bourg de Saint-Georges (8 rue du Pasteur-Jarousseau) et, à partir de 1770, dans un temple discrètement établi à Didonne (rue de l'Ancien-Temple). Décédé en 1819, le pasteur Jarousseau est resté une grande figure locale. À sa suite, les protestants, sortis de la clandestinité, feront construire un temple en 1839 à mi-chemin entre les bourgs de Saint-Georges et de Didonne.

Pendant ce temps, alors que la majorité de la population est constituée de paysans, de viticulteurs et d'artisans, Saint-Georges-de-Didonne se tourne toujours plus vers l'estuaire en accueillant, à partir de 1727, une nouvelle activité : celle des pilotes de l'embouchure de la Gironde. D'abord appelés "locman" ou "lamaneur", les premiers pilotes sont apparus aux 15^e et 16^e siècles, d'abord postés à Saint-Palais-sur-Mer. Leur rôle consiste à embarquer sur les navires qui souhaitent franchir l'embouchure et ses bancs, très changeants, pour les guider.

Les pilotes, dont la profession est réglementée par l'ordonnance de la Marine en 1681, puis par une ordonnance royale en 1743, doivent aussi secourir les navires en difficulté et nettoyer l'embouchure de tous débris ou vestiges de naufrage et autres objets perdus. Exerçant un métier difficile et dangereux, les pilotes vont sur les eaux agitées de l'embouchure de la Gironde, embarquent sur leurs chaloupes qui, le reste du temps, stationnent dans les ports de Saint-Palais, Royan et Saint-Georges.

En 1743, sur les 90 pilotes recensés, 16 sont établis à Saint-Georges, malgré l'absence de port en eaux profondes. Peu avant 1770, les pilotes sont regroupés à Royan et surtout à Saint-Georges, à la suite de l'envasement et de l'abandon du port de Saint-Palais. Leur présence (on en dénombre 20 en 1831) vaut au port de Saint-Georges quelques améliorations, notamment la reconstruction de sa jetée à partir de 1841.

4. Une meilleure maîtrise des abords de l'estuaire (fin 18^e – 19^e siècle)

Dans la seconde moitié du 18^e siècle et dans la première moitié du 19^e, les habitants et propriétaires de Saint-Georges-de-Didonne entreprennent de mieux maîtriser et mieux exploiter les abords de l'estuaire de la Gironde. L'intérêt se porte d'abord sur les marais intérieurs qui lui sont liés. En 1771-1773, dans le contexte général de relance des dessèchements de marais, les propriétaires des marais de Boube unissent leurs efforts pour canaliser le ruisseau qui traverse leurs terres, créant ainsi le canal de Boube. Parmi eux figurent les demoiselles de Polignac, propriétaires du manoir de Boube, ou encore le marquis Henri-Charles de Senecterre, baron de Didonne. En 1776, ce dernier procède de même pour les marais de Chenaumoine et de la Briqueterie en faisant canaliser le Rivau. Ce nouveau canal a cependant bien du mal à se frayer un chemin à travers les dunes du Terrier de la Tâche qui séparent le marais de la conche de Saint-Georges. Ensablé dans sa partie aval, le canal est rétabli en 1838 après constitution d'un syndicat de marais.

Ces difficultés démontrent l'intérêt qu'il y a aussi à mieux contrôler les dunes de sables qui bordent la conche de Saint-Georges. Comme le montre le plan cadastral de 1837, ces dunes sont omniprésentes au pied même des maisons du bourg, sur la promenade du Trier (boulevard Michelet) et jusqu'à l'actuelle avenue Mestreau. Vers l'est et le sud, le sable occupe largement le terrain jusqu'à la pointe rocheuse de Suzac. Poussé par le vent, il menace toujours un peu plus d'envahir terres et habitations. Seule une petite partie des dunes est contenue par la forêt, à l'est, du côté de Meschers. Avant la Révolution, ces dunes sont la propriété du marquis de Senecterre, baron de Didonne, puis passent à son petit-fils, Charles-Louis-Gabriel de Conflans, marquis d'Armentières. Emigré sous la Révolution, ce dernier voit ses biens saisis comme biens nationaux, parmi lesquels la "montagne de sable aride" de Saint-Georges-de-Didonne. Les dunes sont achetées aux enchères par Pierre Lambert et Marie-Jean-François Cluzet en 1798, puis acquises en 1832 et 1834 par Alfred, comte de La Grandière (1804-1886), officier de la légion d'honneur, propriétaire du château de Didonne, à Semussac, maire de Semussac puis, de 1854 à 1863, de Royan.

En 1840, l'Etat lance une opération de fixation des dunes de Saint-Georges-de-Didonne par la plantation de pins, et pour ce faire, exproprie le comte de La Grandière. Les dunes situées entre l'actuelle avenue Joseph-Bétéille et la pointe de Suzac sontensemencées en 1845 et 1847, de même que celles qui se trouvent au nord de la pointe de Vallières, en limite de Royan, en 1848. L'opération n'est pas totalement couronnée de succès et dès 1847, le comte de La Grandière se voit restituer une partie de ses dunes. Malgré cet échec, le mouvement est lancé et, à la fin du 19^e siècle, la forêt de Suzac comme le bois de Vallières sont constitués.

5. Naissance d'une station balnéaire

Davantage maître des abords de l'estuaire, Saint-Georges-de-Didonne peut envisager un nouvel avenir, que l'estuaire, de nouveau, va lui procurer. La commune est en effet très tôt concernée par la mode des bains de mer qui touche Royan dès la première moitié du 19^e siècle. Vers 1850, environ 5 000 estivants fréquentent déjà la région, profitant de ses paysages et de sa douceur. D'abord simple lieu de promenade à partir de Royan, Saint-Georges-de-Didonne devient un lieu de séjour et de villégiature, une véritable station de bains de mer où l'on veut avoir sa résidence secondaire. Appréciée par ceux qui préfèrent son calme au fourmillement urbain de Royan, elle doit sa renommée à deux hautes personnalités : d'abord un enfant du pays, Eugène Pelletan (1813-1884), journaliste, écrivain et homme politique, petit-fils du pasteur protestant Jarousseau, et auteur en 1861 de *La Naissance d'une ville*, ouvrage dans lequel il décrit sa commune d'origine (voir en annexe) ; ensuite l'historien Jules Michelet, qui séjourne à Saint-Georges-de-Didonne (22 boulevard Michelet) à l'été 1859 et évoque les lieux en 1861 dans *La Mer*.

En plus d'écrire sur sa commune, Eugène Pelletan utilise ses réseaux pour attirer des investisseurs. Parmi ses amis, il convainc le banquier Frédéric Mestreau et l'avocat M. Gaudin, tous deux de Saintes, d'acquérir chacun une part des dunes de sable dont il a hérité de son beau-père, Benjamin Ardouin, au plus près du bourg, entre les actuelles avenue Mestreau et Mocqueris. Pelletan s'installe lui-même dans la maison de son aïeul, le pasteur Jarousseau, Mestreau se fait construire en 1862 une villa ("les Alysses", ex-"villa Musso", 1 avenue Mestreau), et Gaudin revend sa part à Charles-Claude Chenou, doyen de la faculté des sciences de Poitiers, qui fait édifier la villa "les Yuccas" en 1867. En 1872, c'est au tour de la villa "Sainte-Marie" (1 boulevard Michelet) de sortir de terre, pour le compte de Xavier Boyer, notaire à Poitiers (peut-être attiré par le doyen Chenou). L'aménagement du front de mer sera parachevé par la construction, vers 1886, d'une imposante villa, "Solitude" (aujourd'hui disparue, à l'emplacement de la résidence "l'Albatros"), pour le compte d'Edmond Mocqueris, gendre d'Eugène Pelletan. À la même époque, Charles Hawker, un officier anglais, se fait construire une autre des premières villas de Saint-Georges-de-Didonne, à la pointe de Suzac.

Accompagnant ces initiatives privées, les autorités municipales multiplient les aménagements pour rendre le séjour le plus agréable possible aux visiteurs et nouveaux résidents. La commune commence à se transformer dès la mandature du maire Jean-Baptiste Dusser, de 1841 à 1864, ou encore sous Simon-Eugène Pelletan, de 1881 à 1920. En 1874-1875, la municipalité achète à l'État la dune de sable qui s'étire devant les maisons de l'actuel boulevard Michelet et de l'actuelle place Michelet, afin d'aménager une promenade, appelée le Trier (de "terrier", mot désignant une surélévation). Un mur de soutènement est créé pour séparer ce nouvel espace public de la plage qui, à cette époque (le boulevard de la Côte de Beauté

n'existe pas encore), avance jusqu'au pied de la promenade et des villas.

L'arrivée du train à Royan en 1880 décuple le potentiel touristique et balnéaire de la région. En 1891, le tramway créé à partir du quartier de Pontailac, à Royan, est prolongé jusqu'à Saint-Georges-de-Didonne, à travers le bois de Vallières, avec terminus à l'actuelle rue de la République (près de l'actuel supermarché) ; une seconde branche sera créée en 1906 sur le boulevard de Lattre-de-Tassigny, jusqu'au carrefour avec la rue du Port. A l'été 1891, la ligne transporte plus de 350 000 voyageurs, dont près de 81 000 jusqu'à Saint-Georges-de-Didonne.

Dans les années 1880-1900, de plus en plus de maisons sont construites ou reconstruites dans le bourg. On procède à des alignements de rues, et d'anciens chemins ruraux deviennent des rues. En 1892, le conseil municipal décide de donner un nom à chaque voie, pour faciliter le travail de la Poste ; la nomenclature est revue en 1912 pour tenir compte de la création de nouveaux axes. Parmi eux figure l'avenue Eugène-Pelletan, créée en 1898 et bordée de villas toutes plus ostentatoires les unes que les autres. Autour d'elles, le quartier entre le bourg et le port s'urbanise rapidement, et les nouvelles villas se multiplient le long de la corniche et de la rue du Port. Dans les années 1900, de premières constructions sortent aussi de terre dans le bois de Vallières, autre secteur où le prix des terrains flambe. Dans le même quartier, des arènes sont ouvertes en 1903, contribuant à l'offre de distractions proposées aux estivants. Parallèlement, les équipements publics continuent à se développer : une ligne téléphonique en 1889, l'éclairage public en 1912, un nouveau bureau de poste en 1913... Des hôtels et pensions sont créés pour loger les visiteurs, par exemple l'hôtel de l'Océan, en 1896. En 1910, la commune compte 1500 habitants (contre 900 en 1850) et reçoit entre 2 000 et 3 000 estivants.

Interrompu par la Première Guerre mondiale, le mouvement reprend aussitôt et s'adresse désormais davantage aux classes moyennes que fortunées, en attendant l'arrivée des classes populaires après 1936. Un nouvel effort d'embellissement de la commune est mené dans l'Entre-deux-guerres : dégagement de la place de l'église, aménagement du jardin et construction d'un syndicat d'initiative sur la promenade du Trier... L'eau courante arrive en 1928, le gaz en 1929, l'électricité dans les écarts la même année. Un château d'eau est construit en 1933 à la Duboiserie (à l'angle de la rue de la Duboiserie et de l'avenue Tourtet). En 1934, les principales rues sont bitumées. Les opérations immobilières privées se poursuivent aussi, en particulier dans le bois du quartier de la Roche Blanche, au sud de l'avenue Joseph-Béteille, entre la plage et l'avenue de Suzac. Tous ces efforts portent à nouveau leurs fruits démographiques : en 1936, la population de la commune dépasse les 2 000 habitants ; elle a ainsi doublé en un siècle.

Toutefois, ces initiatives immobilières ne sont pas toutes couronnées de succès, à l'image du lotissement du Parc de Vallières, établi sur l'ancienne dune en limite de la commune de Royan, au nord de la pointe de Vallières. Dès 1907, Félix Carrière, un grand propriétaire viticole originaire de Saint-Sorlin-de-Cônac, ayant fait fortune par l'importation de plants de vignes américains destinés à reconstituer le vignoble saintongeais laminé par le phylloxéra, achète ce bois, y fait tracer de grandes allées et découpe l'espace en vingt lots. Repris par son gendre, Paul Gros, le projet n'est approuvé par arrêté préfectoral qu'en 1929, mais il peine à se concrétiser avant que n'éclate la guerre en 1939.

Pendant ce temps, l'offre de services et d'équipements se développe. Sur la plage de Saint-Georges, près du Trier, cafés, restaurants et glaciers proposent leurs terrasses, à côté des cabines de bain mises en location, en plus d'un établissement de bains créé en 1936. De premiers terrains de camping voient le jour ; d'abord sauvages, ils sont réglementés à partir de 1938. Des centres de vacances sont créés, ainsi que des établissements hôteliers comme "le Saint-Georges", près du port, et "l'Océanic", face à la Grande conche de Royan.

Parallèlement à ce développement urbain et balnéaire, le reste de la commune continue à vivre des activités déjà présentes avant 1850. L'agriculture nourrit beaucoup d'habitants du bourg de Didonne et des hameaux du Coca, des Brandes, des Moulins et de Boube. Le vignoble reste très répandu avant que les maisons ne prennent la place des ceps. La vigne est ainsi très présente sur les plans du 19^e siècle et sur les cartes postales du début du 20^e siècle, notamment dans le quartier de la Crête, là où elle était déjà mentionnée au 11^e siècle ! Sur la côte, la pêche aux huîtres constitue en hiver un complément de revenus important pour les paysans, les enfants, les adolescents et les femmes. Collectées sur les rochers devant le port et sa jetée, elles sont revendues à des intermédiaires qui fournissent les ostréiculteurs saintongeais.

Tout près de là, le port continue à accueillir les chaloupes des pilotes de l'embouchure de la Gironde jusqu'au transfert de leur station, en 1921, à Pauillac et au Verdon. Les pilotes font partie des grandes figures de la commune et, encore aujourd'hui, leurs maisons face à l'estuaire et les ancres de marine sculptées sur leurs tombeaux dans le cimetière des Bois, rappellent leur souvenir. Le prolongement de la jetée du port en 1899 est réalisé pour améliorer le stationnement de leurs bateaux.

C'est aussi pour faciliter la navigation dans l'embouchure de la Gironde que le phare de Vallières est édifié en 1901, remplaçant une maison-phare construite en 1860 en même temps qu'un autre repère lumineux, le phare aux Lapins, au milieu de la forêt de Suzac (détruit en 1944)

6. De la Reconstruction au développement urbain et touristique

La Seconde Guerre mondiale et l'Occupation allemande marquent une profonde césure dans l'évolution de la commune. Proche de Royan, Saint-Georges-de-Didonne va en partie en connaître le sort. À partir de l'été 1944, de nombreux raids aériens alliés sont menés contre les navires allemands qui mouillent au large. La commune est évacuée en octobre par les Allemands qui préparent leur résistance dans la Poche de Royan. Le 13 décembre, le fort de Suzac est visé par les alliés, puis, le 19, un dépôt de munitions près de l'hôtel "le Saint-Georges". Plus tard, des bombes tombent sur la rue de la République, le carrefour des Fleurs, et entre la rue du Coca et la rue du Docteur-Larroque. Au total, 300 maisons sont détruites et 700 sont endommagées. Les 15 et 16 avril 1945, Saint-Georges-de-Didonne est libérée par différentes unités dont la mémoire est rappelée par un monument élevé avenue du Lieutenant-Colonel-Tourtet, du nom d'un des chefs de l'opération.

Déclarée sinistrée le 20 juin 1945, et décorée de la Croix de guerre (un diplôme le rappelle aujourd'hui dans l'entrée de l'hôtel de ville), la commune est comprise dans le programme de Reconstruction mis en place autour de Royan par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU). De nombreuses reconstructions totales ou partielles sont effectuées au cours des années suivantes vers le boulevard Frédéric-Garnier, le boulevard de Lattre-de-Tassigny, le carrefour des Fleurs et la rue Henri-Collignon. Il ne s'agit pas, toutefois, d'un grand plan d'ensemble comme à Royan, mais bien d'interventions ponctuelles, au cas par cas. L'intervention urbaine la plus importante réalisée dans le sillage de la Reconstruction, est la création, en 1955, du boulevard de la Côte de Beauté dans sa partie nord. Séparant désormais la plage des villas et de la promenade du Trier, il sera prolongé vers le sud, au-delà du quartier de la Roche Blanche, en 1965.

Sa création manifeste la reprise rapide de l'extension urbaine de la ville à partir des années 1950, liée à l'essor fulgurant d'un tourisme désormais populaire et de masse. De nouveaux quartiers naissent et se développent en périphérie du bourg de Saint-Georges : de nouvelles rues sont créées vers le nord, au-delà du marché ; des lotissements pavillonnaires voient le jour dans les années 1950-1970 entre Saint-Georges et Didonne (par exemple le lotissement du Pigeonnier, en 1956-1957), et au-delà de la route de Royan (le quartier Plein-Été est créé à partir de 1970).

Au sud, le quartier de la Roche Blanche, né dans l'Entre-deux-guerres, s'étend toujours davantage en lisière de la forêt de Suzac. Cette dernière est toutefois en grande partie préservée de l'urbanisation, mis à part le long de la route de Meschers où les campings et les centres de vacances se multiplient. Au nord de la commune, le bois de Vallières, où seules quelques grandes villas avaient pris place au début du 20^e siècle, se couvre cette fois de constructions, tout en préservant son aspect boisé. Si les zones pavillonnaires s'étendent, très peu d'immeubles d'habitat collectif sont construits : ainsi la résidence "l'Albatros", sur le boulevard de la Côte de Beauté, la résidence "Océanic" et les quelques immeubles qui l'entourent, face à la Grande conche de Royan.

Le développement des équipements publics et/ou collectifs accompagne ce mouvement : nouveau temple protestant en 1951, nouveau groupe scolaire en 1954-1957, nouveau stade avec tribune en 1959 (stade qui

porte le nom de la championne olympique Colette Besson, originaire de la commune), nouvel hôtel de ville en 1977, création d'une desserte routière à travers la forêt à la fin des années 1970, prolongée en rocade vers Royan en 2000... Pendant ce temps, le nombre d'habitants ne cesse de grimper : 3 400 habitants en 1950, 4 000 en 1975, plus de 5 000 en 2011. Plus des deux tiers des logements sont aujourd'hui des résidences secondaires.

ARCHITECTURE ET HABITAT

En dehors des éléments les plus remarquables du patrimoine, l'inventaire a porté sur 378 maisons (dont 188 villas) et 3 anciennes fermes. Ont été prises en compte les constructions antérieures aux années 1960, à l'exception de celles pour lesquelles de récents remaniements rendent l'état d'origine illisible. Parmi ces 381 éléments du patrimoine inventoriés, 159 ont fait l'objet d'un simple recensement et 102 ont été sélectionnés en raison de leur intérêt historique et/ou architectural.

Tous ces éléments témoignent de l'histoire de la commune, en particulier de son développement comme station balnéaire depuis le 19^e siècle, tout en présentant quelques témoignages de son histoire rurale antérieure.

1. Quelques éléments remarquables du patrimoine

À côté de ses paysages, la commune recèle plusieurs éléments du patrimoine remarquables du point de vue historique et/ou architectural. Le plus ancien d'entre eux est l'église, vouée à saint Georges. Bien qu'en grande partie reconstruite dans les années 1870-1880 (clocher et chevet), l'église a conservé plusieurs parties romanes, en particulier le mur nord de sa nef, ainsi que plusieurs chapiteaux sculptés qui ont été réemployés dans la nef ou comme bénitiers. L'un d'eux, près de l'entrée de l'église, est orné de monstres dévorant un homme. Un autre, entre la nef et la croisée du transept, représente Adam et Ève de part et d'autre de l'arbre au fruit défendu. À l'opposé de l'échelle chronologique, le patrimoine religieux de la commune comprend aussi le temple protestant, édifié en 1951 en remplacement de celui qui se trouvait depuis 1839 près de Didonne. D'une architecture résolument moderne, il se distingue par sa nef unique, son toit en carène et, sur les côtés, quatre ellipses dans lesquelles prennent place les ouvertures.

L'histoire balnéaire de la commune a laissé de nombreux témoins parmi les maisons construites depuis la seconde moitié du 19^e siècle. Parmi les 188 villas recensées, certaines des plus remarquables et des plus anciennes se trouvent le long de la conche de Saint-Georges, sur l'arc qui va de l'avenue Mocqueris au port. La villa "les Alysses" (ex "villa Musso"), construite en 1862, se distingue par son architecture de bois et de pierre, proche des chalets montagnards mais aussi des demeures néo-coloniales de Louisiane. De l'autre côté de la promenade du Trier, la villa "Château du Bourg", édifiée en deux étapes, entre 1867 et 1887, exprime le goût de son commanditaire pour le gothique flamboyant et la Renaissance. L'avenue Eugène-Pelletan est bordée de plusieurs villas riches et variées dans leurs formes et leurs couleurs, depuis le décor en brique de "la Goulette" (vers 1900-1910) jusqu'aux losanges en faïence bleue de "Bleuette" (1882).

Lieu de villégiature et de détente, Saint-Georges-de-Didonne a accueilli aussi, dès le début du 20^e siècle, plusieurs centres de vacances, parmi lesquels le centre des Buissonnets, avenue de Suzac. Fondé en 1930 à l'initiative d'une association liée à l'évêché de Rodez, en Aveyron, ses bâtiments actuels ont été construits pour la plupart en 1948. Le bâtiment principal abrite l'accueil, d'anciens dortoirs à l'étage et surtout, au soubassement, une chapelle dont le décor fut peint en 1955 par le fresquiste d'origine estonienne, Nicolaï Greschny. Les enfants sont mis à l'honneur au sein de scènes religieuses, avec l'estuaire de la Gironde comme principal décor.

L'omniprésence de l'estuaire dans le paysage et l'histoire de la commune, est aussi matérialisée par le phare de Vallières, un des gardiens de l'embouchure de la Gironde jusqu'à ce qu'il soit éteint, en 1969. Il a été édifié en 1901 pour mieux baliser cette embouchure difficile à traverser pour les navires, pourtant guidés par les pilotes de la Gironde qui stationnaient alors à Saint-Georges. Du haut de sa tour carrée en pierre de taille

de Saintonge et de Gironde, avec soubassement en granite de Nantes, le phare fait partie de l'identité de la commune. Il a été classé au titre des monuments historiques en 2012.

Parmi les pilotes de l'estuaire, plusieurs reposent dans le cimetière des Bois. Leurs tombeaux font partie des plus intéressants du cimetière, avec ceux de marins, le carré militaire et quelques belles chapelles funéraires. Les tombeaux des pilotes se remarquent généralement à l'ancre de marine qui est sculptée sur la pierre tombale ou sur la stèle. Ils évoquent ces dynasties de pilotes qui, au risque de leur vie, allaient courageusement sur les eaux de l'embouchure de la Gironde proposer leurs services aux navires en difficulté.

2. Une ville construite pour l'essentiel après 1875

Née du développement de la villégiature et des bains de mer, Saint-Georges-de-Didonne est une ville presque entièrement construite à partir de la seconde moitié du 19^e siècle. Parmi les bâtiments inventoriés (qui n'incluent ni les nombreux lotissements, ni les pavillons édifiés depuis les années 1970), plus de la moitié ont été édifiés entre 1875 et 1925, une proportion qui monte à 80 % si l'on considère la période 1850-1945. Les deux décennies qui ont précédé la Première Guerre mondiale ont été particulièrement productives en matière de constructions, de même que les années 1920-1930. C'est durant ces deux périodes que la plupart des maisons du bourg ont été construites ou reconstruites, que les villas du bord de mer sont sorties de terre, et que de nouveaux quartiers se sont développés entre le bourg et le port, et au sud du bourg, le long de la plage, vers la Roche Blanche.

Les premières villas sont apparues aux abords de la conche et du Trier, dès les années 1860-1870. À l'architecture souvent imposante, elles se sont alignées au premier rang face à la plage, entre le Trier et l'avenue Mocqueris. Chacune bénéficiait alors d'un accès direct à la plage (avant la construction du boulevard en 1955) et d'une entrée à l'arrière, côté bourg : "les Alysses" en 1862, "les Périplocas" en 1866, "les Yuccas" en 1867, "Sainte-Marie" en 1872 (date inscrite sur son portail)... Une fois aménagé en promenade, le Trier a aussi attiré de nouvelles constructions, aux façades à la fois sobres, blanches et élégantes, par exemple "Valparaiso", en 1892, édifiée pour un capitaine au long cours ayant navigué au Chili. Les villas se sont ensuite multipliées dans les années 1880-1900 le long de la rue du Port et au bord de la corniche entre le bourg et le port : "la Vague" et "Bleuette" en 1882, "Tous Vents" en 1887, "Oural" vers 1895, "Adrienne" en 1909, "Marthe" en 1911... Dans le même temps, de premières villas s'aventuraient timidement dans le bois de Vallières, en direction de Royan : "les Cri-Cri" et "les Eucalyptus" en 1907, "les Arènes" en 1915...

Dans le bourg, la plupart des maisons construites à la fin du 19^e siècle ou au début du 20^e sont d'une architecture sobre et simple, avec pour seul décor un bandeau, une corniche, voire des encadrements d'ouvertures saillants et moulurés. Beaucoup comprenaient un commerce au rez-de-chaussée. Quelques maisons empruntent leurs formes et leurs couleurs à l'architecture de villégiature, celle des villas de bord de mer, par exemple "le Palmier" (1912), rue du Marché, ou "Marie-Thérèse" (1915) et "Graziella" (1916), rue du Maréchal-Leclerc.

Pendant les années 1920-1930, le mouvement s'est poursuivi mais a concerné des villas aux proportions plus modestes. Si les premières demeures de la seconde moitié du 19^e siècle étaient le fait de banquiers, hommes politiques et hauts fonctionnaires, il s'agissait plutôt dans l'Entre-deux-guerres, pour la plupart, de résidences secondaires construites pour la classe moyenne, celle des employés et fonctionnaires. Bien que de dimensions plus réduites, ces villas n'en présentent pas moins une architecture haute en formes et en couleurs, avec pour objectif de copier les grandes villas d'avant 1914. De cette époque datent ainsi beaucoup de petites villas du quartier de la Roche Blanche, ou encore vers la rue Louis-Barthou. Elles sont souvent en simple rez-de-chaussée, mais avec toujours une profusion de couleurs et de matériaux : "Guiguitte" (1929), rue Louis-Barthou, "Samyra" (1931), avenue des Sables, ou "la Paloma" (1935), avenue Georges-Baud.

Après la Seconde Guerre mondiale et ses destructions qui ont mis un terme à ce mouvement, la Reconstruction puis les Trente Glorieuses se sont beaucoup manifestées par des constructions

pavillonnaires sans réel intérêt patrimonial. Toutefois, les années 1950-1960 ont aussi produit de nombreuses créations architecturales intéressantes. Elles ont pris place dans les nouveaux quartiers alors en expansion au nord du bourg, dans le bois de Vallières et, toujours plus au sud, parallèlement à la plage, le long de l'avenue de Suzac et de l'avenue Joseph-Béteille. 52 maisons édifiées au cours de cette période ont été relevées.

Au milieu de toutes ces constructions des 19^e et 20^e siècles, le Saint-Georges-de-Didonne d'avant 1850 peine à émerger. Il en demeure de rares témoins, tous rassemblés dans l'ancien bourg de Didonne qui s'est développé au Moyen Âge à l'ombre de la forteresse du "châta". Au 32-34 rue de Saujon, des fouilles ont montré l'existence de traces d'occupation médiévale et de montants d'une cheminée peut-être de la fin du Moyen Âge. À l'extérieur, des dépendances accolées à la maison possèdent de petites ouvertures à encadrement chanfreiné (biseauté), caractéristiques du 17^e ou du 18^e siècle. Une petite maison, remontant sans doute à la même période, est également visible au 1 rue de la Place, et des vestiges d'ouvertures probablement elles aussi antérieures à la Révolution apparaissent au 38 avenue du Lieutenant-Colonel-Tourtet. De la même façon, rares sont les témoins de l'histoire agricole de la commune : on trouve une poignée d'anciennes fermes à Boube, aux Brandes et à Didonne, avec quelques maisons rurales (disposant de petites dépendances agricoles comme un chai, un toit à volaille, une petite grange...).

Une autre conséquence de cette urbanisation poussée réside dans le caractère extrêmement regroupé de l'habitat sur une partie du territoire de la commune, surtout dans sa partie ouest, le long de l'estuaire de la Gironde. Le bourg de Saint-Georges et l'ancien bourg de Didonne regroupent à eux seuls près de 40 % des habitations recensées au cours de l'enquête. Près de 60 % se trouvent en ville, c'est-à-dire dans les quartiers qui entourent ces deux bourgs et qui se sont développés depuis 1875. Une seule maison antérieure à 1950 est isolée (un chalet à la pointe de Suzac). Seulement sept maisons ou anciennes fermes ont été recensées dans les hameaux (Boube essentiellement). Bien que regroupées, les maisons n'en bénéficient pas moins d'espace autour d'elles, chaque commanditaire ayant souhaité une cour et/ou un jardin pour son habitation permanente ou secondaire. Ainsi, près des deux tiers des maisons recensées sont des maisons indépendantes, c'est-à-dire bénéficiant d'un espace autour et qui les sépare les unes des autres. On remarque aussi la présence de plusieurs petits espaces communs au cœur même du bourg, des cours dont l'usage était partagé entre les riverains.

3. Des villas aux formes variées

Les 188 villas recensées à Saint-Georges-de-Didonne présentent les différents types architecturaux qui se rapportent généralement à l'architecture de villégiature, soit le chalet, le cottage, le bungalow et le castel, sans compter les villas modernistes des années 1950-1960. Le chalet est la forme la plus présente (on la trouve dans plus du tiers des villas recensées) : inspirée des habitations montagnardes, elle est aussi la plus ancienne puisqu'elle a été adoptée pour les grandes villas construites dans les années 1860-1870 au sud du bourg, le long de la plage ("les Alysses", "les Yuccas", "Sainte-Marie", etc.). Cette forme architecturale a ensuite été reprise pour des maisons plus petites édifiées dans les années 1920-1930 et après 1945, par exemple "Notre Rêve", au 43 avenue de l'Océan, ou "Quieta", au 3 rue de Plaisance.

La symétrie est le principe de construction de ces maisons. La façade est située sur le mur pignon, et les ouvertures y sont réparties de manière symétrique autour de la porte centrale (même si certaines villas ont pu déroger à ce principe, surtout dans l'Entre-deux-guerres et après 1945). Dans le cas des plus grandes villas, elles forment des travées ou alignements, la travée centrale comprenant la porte (par exemple "la Brise", 14 rue du Marché) ; pour les chalets plus petits, généralement en simple rez-de-chaussée, la porte est encadrée par une fenêtre de chaque côté, à moins que les ouvertures ne se limitent à la porte et une fenêtre (par exemple "Resina", 85 avenue de Suzac). La répartition symétrique des ouvertures en façade correspond à une organisation également symétrique des pièces à l'intérieur, avec un couloir central desservant les pièces de chaque côté.

Par leur décor, certaines villas de type chalet se rapportent directement à l'architecture néo-régionaliste basque, à la mode dans la première moitié du 20^e siècle. Dans ce cas, la façade est ornée, généralement en partie supérieure, de faux pans de bois créés en ciment ou par une différenciation d'enduit, et la façade est encadrée, sur une partie de sa hauteur, par des bandeaux en encorbellement ou corbeaux. 10 villas

correspondant à ce type ont été recensées, par exemple "Jean-Marie", au 5 avenue de l'Océan, ou "Etche Lena", au 112 bis avenue de Suzac.

Un autre tiers des villas recensées relève du deuxième type relatif à l'architecture de villégiature. Il s'agit du cottage, directement inspiré des constructions anglo-saxonnes, où l'asymétrie prévaut cette fois-ci. Les villas de type cottage présentent en effet un plan en L ou en T qui engendre en façade la présence d'un avant-corps latéral avec façade sur un mur pignon, par exemple "le Gîte", au 2 avenue du Rond-Point, ou "la Clé des Champs", au 17 rue du Maréchal Leclerc. Là encore, les maisons plus petites de l'Entre-deux-guerres ont pu s'inspirer des plus grandes villas de type cottage d'avant 1914, et il n'est pas rare de trouver des maisons en simple rez-de-chaussée avec un avant-corps latéral en pignon, par exemple le "Cottage Luce", au 14 avenue de Cordouan, "la Tonkinoise", au 71 rue du Général-De-Gaulle, ou bien "Anne-Marie-Marguerite", au 4 rue du Port. Dans tous les cas, un soin tout particulier est généralement porté au décor des ouvertures (encadrements en brique et pierre, garde-corps en bois ou en ferronnerie, se détachant sur les murs en parement de moellons) et au décor du pignon de l'avant-corps latéral (ferme de charpente apparente, épi de faîtage...).

À Saint-Georges-de-Didonne, 9 villas relèvent d'une déclinaison du type cottage qui, par l'adjonction d'une tourelle d'angle - abritant généralement un escalier -, leur confère l'aspect d'un petit château. Le type "castel" se retrouve ainsi parmi les villas à l'architecture la plus spectaculaire de la commune, comme "le Palmier" (rue du Marché), "Jou-Yett" (avenue du Rond-Point), "Trianon" (avenue Eugène-Pelletan) ou "l'Aiglon" (3 avenue Georges-Baud). Le caractère de château peut apparaître aussi par l'adjonction d'une tourelle servant de belvédère, pour voir et être vu : ainsi "les Ombraines", au 82 boulevard de Lattre-de-Tassigny, ou les villas aux 54 et 56 rue du Port.

Dans l'Entre-deux-guerres, un autre type de villa s'est beaucoup développé pour permettre à la classe moyenne de disposer, comme la grande bourgeoisie, de villas en bord de mer. À Saint-Georges-de-Didonne, on recense ainsi 43 villas de type bungalow, soit près d'un quart du total. Il s'agit de petites maisons basses, en simple rez-de-chaussée, avec deux ou trois ouvertures seulement en façade. Certaines empruntent au chalet un petit pignon au centre de la façade, par exemple "Brin de Mousse", au 8 rue Louis-Barthou, "Georjane", au 17 avenue des Sables, ou "Escale", au 15 allée des Mimosas.

Parmi les 52 villas construites après 1945 et recensées au cours de l'enquête, la plupart s'inscrivent dans l'héritage de l'Entre-deux-guerres, reprenant les canons architecturaux de cette époque. Cependant, 22 prennent résolument place dans le courant moderniste qui a recours aux formes géométriques et aux lignes sobres, à l'alliance entre le béton, la pierre et le métal, et à l'alternance entre l'enduit lisse et blanc et le parement de pierre rustique. Ces caractéristiques se retrouvent sur "les Mouettes" (1956), au 7 rue du Soleil couchant, "le Mole" (1957), au 4 avenue Mestreau, ou encore "Suroît", au 24 chemin de Bel-Air.

Enfin, certaines villas sortent de toute catégorie. La villa "les Mioches", 96 boulevard de la Corniche, par exemple, a été édifiée à la fin du 19^e siècle pour un riche négociant de cognac, puis réaménagée au 20^e siècle. Son architecte, Auguste Rateau l'a voulue très ouverte sur le panorama qui s'offre à cet endroit. La villa "les Eboulis", 17-19 boulevard de la Corniche, fut construite vers 1902 pour un peintre belge, Michel Richard-Pütz. L'habitation a été remplacée, en 1956, par une villa moderniste, mais il reste, à flanc de rochers, les faux remparts et leurs demi-tours ronds, en granite, qui conféraient au site un curieux aspect.

4. Villas d'architectes, villas d'entrepreneurs...

Les villas portent parfois des inscriptions qui renseignent sur leur construction. Seules 12 dates inscrites, la plupart entre 1903 et 1914, ont été relevées. En revanche, 74 villas ont pu être attribuées à un architecte et/ou un entrepreneur grâce, le plus souvent, à leur signature inscrite sur la façade, généralement sur un angle. Presque tous ont exercé leur profession aux environs de Royan et sont connus pour bien d'autres réalisations qu'à Saint-Georges-de-Didonne.

Ainsi, plusieurs villas sont l'œuvre d'un duo formé par l'architecte Georges Vaucheret et l'entrepreneur René Bariteau. Leurs signatures apparaissent par exemple sur "la Clé des Champs", 17 rue du Maréchal-Leclerc,

édifiée en 1913 pour le compte du général Alexandre Percin. Georges Vaucheret (1867-1957), originaire de Lyon, est connu pour plusieurs réalisations, publiques ou privées, autour de Royan où il s'est établi au début du 20^e siècle. Maire de Royan juste avant la Seconde Guerre mondiale, il participa à la réflexion sur la reconstruction de la ville après 1945. À Saint-Georges-de-Didonne, la villa "Coccinelle", au 2 rue de la Crête, fut en 1908 une de ses premières commandes dans la région. Il a aussi signé "Marie-Thérèse", rue du Maréchal-Leclerc, ou encore "Cordouan", avenue de Cordouan. Quant à René Bariteau (1874-1972), avec lequel Georges Vaucheret a beaucoup travaillé, il était entrepreneur à Saint-Georges-de-Didonne. Sa signature apparaît par exemple sur "l'Œillet des Dunes", au 1 avenue de la Plage, "les Tamaris", au 186 boulevard de la Côte-de-Beauté, ou "Margot", au 19 place Michelet. Vaucheret a aussi œuvré plusieurs fois avec Eugène Cartron (1866-1944), entrepreneur à Saint-Georges-de-Didonne. Leurs deux signatures figurent sur plusieurs bâtiments comme "Ketty", rue Henri-Collignon.

D'autres constructions sont dues à différents membres d'une dynastie d'entrepreneurs très présente aux environs de Royan dès le milieu du 19^e siècle : les Boulan. Benoît-Félix Boulan (1827-1898) fut ainsi mis à contribution pour la construction de la villa "les Alysses", en 1862. Son fils, Félix (1854-1924), entrepreneur établi à Saint-Georges-de-Didonne, a par exemple apposé sa signature sur "Margie" (6 boulevard de Lattre-de-Tassigny), "Gui-Guite" (13 rue du Général-De-Gaulle) ou "Poucy-Cat" (11 avenue Eugène-Pelletan). Second fils de Benoît-Félix Boulan, Henry Boulan (1863-1933), entrepreneur puis architecte, a laissé une œuvre très abondante à Royan et aux environs. C'est à lui que l'on doit d'avoir développé le modèle de villa avec tourelle d'angle, de type castel, comme "Jou-Yett", "le Palmier" et "Trianon".

Dans les années 1920-1930, deux frères entrepreneurs, Robert et Maurice Senusson, d'abord ensemble puis séparément, ont laissé leur signature sur plusieurs villas à Saint-Georges-de-Didonne. Il s'agit pour la plupart de maisons aux dimensions réduites, de type chalet ou bungalow, comme "Mignardise", édifiée par les frères Senusson au 57 boulevard de Lattre-de-Tassigny ; ou "Mascotte" au 9 avenue Joseph-Béteille. Certaines sont toutefois d'une architecture plus ambitieuse, comme "Ensoleillée", au 2 avenue Georges-Baud, ou "Calypso", au 126 boulevard de la Corniche.

La Reconstruction des années 1950 a également permis à plusieurs architectes de se faire un nom, non seulement à Royan, mais aussi à Saint-Georges-de-Didonne. Toutes s'inscrivent dans le courant moderniste. Marc Quentin (1921-1997), par exemple, a signé en 1950 la villa "la Ribambelle", avenue de la Grande plage, qui allie lignes sobres, béton, parement de moellons et bow-window ouvrant le regard sur l'extérieur. Le même souci de sobriété se retrouve sur la villa "le Mole", avenue Mestreau, conçue en 1957 par l'architecte Marc Hébrard (1909-1979). Autre architecte actif à Royan dans les années 1950-1960, Claude Bonnefoy a signé en 1960 une maison rue des Champs, où enduit blanc, parois en aggloméré et volumes imbriqués forment des lignes résolument modernes.

DOCUMENTATION

Documents d'archives

Archives départementales de la Charente-Maritime :

- 4J 3352 et 3353. 1331-1341 : rôle des assises et comptes des recettes et dépenses de la seigneurie de Didonne.
- 4J 3507. 1773, 23 juin : état et arpentement du marais de Boubes et de Bellemon en la paroisse de Saint George de Didonne.
- 3P 3408 à 3423. 1837-1970 : matrices cadastrales des propriétés de Saint-Georges-de-Didonne.
- Q 126. 1790-1793 : procès-verbaux d'estimation de biens nationaux.
- S 9071. 1847-1894 : contentieux entre l'Etat et M. Vincens au sujet de domaines occupés dans la conche de Saint-Georges-de-Didonne.
- S 9283. 1886-1890 : délimitation du rivage sur la commune de Saint-Georges-de-Didonne.

Documents figurés

Archives Nationales,

- F14 10059/1. 1759 : *Carte du cours de la Garonne depuis son embouchure jusqu'au bec d'Embesse*, par Desmarais.
- Mar/G/206. 1789, 28 avril : *Plan de la conche de Royan*, par Teulère.

Service historique de la Défense, bibliothèque du Génie :

- Fol 131 f, feuille 66. 1700 : *Plan des bourg de Saint George et de Didonne*, par l'ingénieur du roi Claude Masse.
- Fol 131 f, feuille 67. Vers 1700 : *Carte d'une partie de la coste de Saintonge vers l'embouchure de la Garonne, en l'estat que le pays étoit en 1697*, par l'ingénieur du roi Claude Masse.
- J10C 1293, pièce 29. Vers 1706 : *Carte du 13e quarée dela general des costes du pays d'Aunis et de Saintonge*, par l'ingénieur du roi Claude Masse.

IGN, cartoθήque (Saint-Mandé), chemise 258, pièce 8. 1708 : *Carte du huitieme quarré de la generalle du Medoc, d'une partie de la Guienne et de la Saintonge (...)* en l'estat que le pay étoit en 1708, par Claude Masse.

Archives départementales de la Charente-Maritime :

- 12 Fi. Fonds de cartes postales de Raymond Bergevin.
- 14 Fi. Fonds de cartes postales sur la Charente-Maritime.
- 78 Fi. Fonds de cartes postales de Claude Aubineau.
- 3P 4983. 1837 : plan cadastral de Saint-Georges-de-Didonne.

Vues aériennes depuis 1920, en ligne sur le site internet de l'IGN, www.geoportail.fr.

Bibliographie générale

- Chasseboeuf, Frédéric. *Les villas de la côte de Beauté en Charente-Maritime*. Prahecq : éditions Patrimoines et Médias, 2005.
- Delpit, Jules. "Station préhistorique à Villegouge (Gironde) et villa romaine à Saint-Georges-de-Didonne (Charente-Inférieure)", *Société archéologique de Bordeaux*, t. 4, 1877, p. 21-26.
- Dupré, A. "Chartes du prieuré de Saint-Nicolas de Royan, 1092-1120", *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 1891, p. 25-26.
- Gautier, Marie-Améric, *Statistique du département de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, 1839, p. 176-177.
- Marchegay, Paul. "Documents relatifs à Prégent de Coëtivy, seigneur de Taillebourg et amiral de France, tirés du chartrier de Thouars", *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. 6, 1879, p. 41, 44, 46 et 47.
- Marchegay, Paul. "Documents tirés des archives du duc de La Trémoille (1156-1652)", *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. 1, 1874, p. 64, 65, 67, 121, 122, 123, 146 .
- Mounier, Bernard. *Gloire aux pilotes de l'embouchure de la Gironde*. Editions Bonne-Anse, 2006, 120 p.
- Pelletan, Eugène. *La Naissance d'une ville*, 1861, p. 358-366.
- Richet, François. *Souvenirs de Saint-Georges-de-Didonne : confidences et secrets de Saint-Georgeais*. [Saintes :] Editions du Trier Têtu, 2005, 160 p.

- *Saint-Georges-de-Didonne : mémoires pour l'an 2000*. Saint-Jean-d'Angély : éditions Bordessoules, 2001, 237 p.
- Vacher, Catherine. *Le Châta, rue des Vergnées, rapport d'opération, diagnostic archéologique*, INRAP, Centre archéologique de Poitiers, juillet 2012, 76 p.
- Site internet de l'association "Saint-Georges-de-Didonne et son passé" (<http://saintgeorgesdedidonnehier.blogs.sudouest.fr>) (remerciements à M. Erik Mouton, président de l'association, pour les informations et références transmises).

Annexes

1- Extrait du *Memoire sur la carte du 8e quarré de la generale du Medoc, d'une partie de la Guienne et Saintonge*, par Claude Masse, 28 mai 1709 (Service historique de la Défense, 1V D60, pièce 46) :

« Saint George est une paroisse de 250 feux. L'église étoit autrefois beaucoup plus grande. La maison seigneuriale est assés jolie et appartient à Mr de Barriere . Le territoire de cette paroisse produit du bled, du vin, du foin et des bois taillis. Il y a 2 grands marais au nord et au sud, qui sont presque toujours inondés. Le port de Saint George est au sud sud ouest, distant de 400 toises. Il est petit mais enfermé de 3 côtés de rochers assés hauts, escarpéz, et a l'entrée couverte par une digue à pierre seiche. Il y entre de grosses barques qui demeurent à sec toutes les grandes marées. Quoi que l'estran soit fort court à son embouchure, c'est un des meilleurs et des plus seurs qui soit le long des côtes de Saintonge vers l'embouchure de la Garonne. Il n'auroit besoin que d'être un peu protégé par quelques ouvrages. La rade qui est devant à l'ouest de l'ance de Saint George est bonne et bien couverte du vent du nord. La pointe de Valiers qui est de rochers escarpéz, assés elevés, surtout le milieu, il part un rocher de cette pointe tirant au nord ouest où la mer brise quelque fois très impetueusement, soit à cause du courant et du remouil qui se fait par le coude de la riviere, surtout quand le flot remonte et qu'il se joint avec le courant naturel de la riviere. Il ne fait pas bon s'y rencontrer avec de petits bâtiments qui ne s'échappent pas sans peur.

Didonne est un bon village de la paroisse de Saint George, où l'on voit les vestiges d'un château qui étoit enceint de fossés larges et profonds. Il est à present sans deffence, et n'est habité que par quelques mauvaises maisons de paysans. Il appartient à Mr le duc de La Trimouille qui est haut seigneur des paroisses de Semusac, Saint George, Meché et Medy. La maison seigneuriale qui est au nord ouest, à 1900 toises, ne consiste qu'en une grange ou grosse metairie, appelée Madame. Les dunes au sud de ce château sont peu elevées, et le bois ou forest de Didonne qui est à l'est, est de pinadas, que le sable couvre insensiblement. La pointe de Sussac est la plus haute de toute cette côte. Surtout à son milieu, les extremitéz du côté de la riviere tombent à picque et sont assés élevés, et ont 50 à 60 pieds de haut. L'on y voit des vestiges de gros murs et de debris que le vulgaire assure qu'il y avoit une ville et un château qu'on appelloit Giriot. Le courant est fort violent devant cette pointe. Quand la mer descend, il y reste du moins 25 pieds d'eau en basse mer, qui est souvent fort agitée. La conche qui est entre cette pointe et Saint George, l'estran est de sable ferme. Belmont qui est au nord de Saint George, est une des plus jolies maisons de cette contrée, et son bois est de haute futaie, et le plus grand de cette carte. »

2- Extrait du *Mémoire géographique de Masse, du Bas Poitou, pays d'Aunis et Saintonge, 1715* (Service historique de la Défense, bibliothèque du Génie, 4° 135) :

« Saint George. Cette paroisse n'est pas fort estendue. Elle consiste en 250 feux. Son bourg n'est pas considerable. Il a esté autrefois assez marchand, surtout avant que l'on ostast la liberté aux huguenots. On voit bien par les vestiges de l'église qu'il étoit autrefois considerable. Son territoire est abondant en bled, peu de vignes, quelques peu de bois et quelques prairies, mais elle a de grands marais à droit et à gauche, aussi bien que les dunes de sable qui l'incommodent. La maison du seigneur est assez grande. Elle n'est pas mal bastie, et son jardin est beau. Il appartient à Mr de Barriere qui est seigneur de cette paroisse . Environ à 1050 toises au nord est de Didonne est la noblesse de Boube qui est un quarré long, flanqué de quatre tours bastionnées en partie, entouré de fossé, mais mal situé, estant dans un fond au nord, et ce costeau est sur le bord des marais qui rendent ce logis mal sain.

Didonne. Est un gros village à 500 toises de Saint George et qui en depend. L'on voit les vestiges d'un ancien chasteau qui appartient à Mr le duc de la Tremouille qui est haut seigneur de quatre paroisses qui sont Semussac, Mechay , Saint George et Midy . Ce chasteau paroist avoir esté considerable, les fosséz en estant larges et profonds. Il ne renferme à present que quelques maisons de paysans. Il a esté razé en [blanc]. Ce seigneur n'a qu'une metairie à 1900 toises à l'est de ce chasteau, que l'on appelle la Grange à Madame. L'on assure qu'il y avoit autrefois un port proche ce chasteau, au nord. A 270 toises proche de ce chasteau, sont quatre moulins sur une ligne droite et fort proche l'un de l'autre. A près de 1000 toises au nord de Saint Georges est le logis ou chasteau de Belmont qui est une des jolies maisons de ce quartier, situé sur une hauteur dont la veue est fort agreable. Il est couvert au nord par un assez grand bois de haute futaie. Mais cette maison n'est pas saine, ayant beaucoup de marais autour, surtout du costé de l'est. La conche de Saint George est à peu près de mesme figure que celle de Royan mais un peu plus petite. Il coule un petit ruisseau qui vient des marais de Didonne, que l'on pourroit facilement raccommoder pour desecher ces marais qui ont près de 1100 toises de long sur 800 de large, qui ne demeurent inondéz que faute d'écoulement, et il s'y feroit de très bonnes prairies. Mais il faudroit couvrir partie de ce canal qui passe auprès des dunes et approfondir son lit. La forest de Didonne qui est à gauche de cette conche, est à present peu de chose. Elle est de pinada que les sables couvrent actuellement.

Pointe de Susac. La pointe de Susac est au sud de cette conche, qui est la plus elevée de toute la coste de cette riviere vers son embouchure. La partie qui est baignée de la mer est de hauts rochers escarpéz, de 50 à 60 pieds de hauteur. Toute cette pointe est inculte et n'est remplie que de broussailles et de petites dunes. Et vers le milieu à la pointe la plus avancée dans la mer, l'on voit quelques vestiges de

gros mur. Il y en a mesme quelques parties qui sont basties de grosses briques. Le vulgaire tient qu'il y avoit là autrefois une ville que l'on apelloit Geriot. Il y avoit effectivement une ville ou un chasteau, mais il estoit situé bien haut. L'on decouvre cette pointe de fort loin quand on entre dans la Garonne, et elle regarde presque l'embouchure de la riviere quand on tient le vent d'ouest ou nord ouest et le sud est. »

3- Extrait de Eugène Pelletan, *La Naissance d'une ville*, 1861, p. 358-366 :

« La grande côte vue pour la première fois peut avoir son charme, mais à la récurrence, ce charme tombe dans la monotonie. Le puits de Lauture vit probablement sur une réputation mythologique du passé. Vu pendant la saison d'été, il a la mine la plus débonnaire du monde, à ce point qu'un jour un passant prit un bain dans le terrible volcan. Quant au phare de Terre Nègre, on peut sans doute trouver une joie ineffable à dîner sous une tour avec un bonnet de pierre sur la tête, de quatre-vingts pieds de hauteur; mais en réalité, on n'y dîne avec ni plus ni moins d'appétit que dans tout autre salon.

Le baigneur comprit à la longue qu'on pouvait rencontrer un idéal plus satisfaisant de promenade. Il reprit son travail d'exploration dans l'espace. Il finit par où il aurait dû commencer, par faire une reconnaissance dans la direction du midi ; et à sa porte même, au bout de la plage, derrière la pointe de Valière, il trouva le village de Saint-George de Didonne (...).

Voilà la mer; c'est près d'elle qu'il faut vivre, c'est en face d'elle qu'il faut mourir ; mais si jamais un sage, corrigé du monde, cherchait une grève où dresser sa tente pour finir en paix sa journée , il devrait aller la planter sur le petit coin de terre ignoré du village de Saint-George. On n'y trouve sans doute ni paysage à effet, ni mélodrame de la nature, ni l'âpreté druidique de la Bretagne, ni la grâce amoureuse de l'Italie.

A voir même Saint-George pour la première fois, ce petit plateau boisé, sans aucun accident notable de terrain, ce village insignifiant au premier abord, sans autre originalité apparente que les façades au lait de chaux de ses maisons, et par-ci par-là une treille de chasselas plantée sur quatre béquilles, on croirait au premier abord que, pour trouver quelque mérite à ce pays, il faut y avoir pris naissance, et l'avoir regardé sous le coup du sortilège que la fée du berceau jette toujours dans l'esprit.

Mais pour peu qu'on ait habité pendant quelque temps cette oasis au bord de la mer, qu'on ait appris à la connaître, on finit par lui trouver je ne sais quelle grâce pudique et quelle amabilité cachée sous un air de modestie et de simplicité. On fait mieux que l'admirer, on l'aime ; et plus on entre dans sa confiance, plus on éprouve pour elle de sympathie.

Ce n'est pas une poésie du premier coup d'œil, c'est une poésie d'intimité ; c'est une amitié d'habitude, une bonne petite terre éclectique, entre le nord et le midi ; sans être ni l'un ni l'autre, elle participe cependant de l'un et de l'autre à la fois.

La pointe de Valière, toujours fumeuse, battue de la lame, trouée et fouillée en tout sens, représente en raccourci une falaise de Bretagne.

La pointe de Suzac, à l'autre extrémité de la plage, ombragée d'une végétation méridionale d'yeuses et de chênes-lièges, ressemble à un bloc détaché de la Provence.

La lisière du marais de Chenaumoine, herbue et touffue, rappelle une Normandie au petit pied, par la vigueur en même temps que par la fraîcheur de sa verdure.

La dune seule appartient en propre à Saint-George ; interposée comme transition et comme opposition entre la terre et la mer, elle donne une flore à part dans l'histoire de la botanique : un liseron rampant dont la coupe d'améthyste flotte à fleur du sable ; le leringium, espèce d'acanthé azurée ; le pavot cornu couleur de safran ; l'artémise marine, d'une senteur amère comme l'absinthe ; l'œillet gaulois, si abondant, qu'il recouvre la dune comme d'un tapis; l'immortelle enfin, si odorante que, le soir, au mois de juillet, la dune, chauffée pendant le jour par le feu du soleil, répand un parfum d'encens sur la campagne, à un quart de lieue de distance.

Et tout cela sur un espace étroit, en miniature, sous la main, côte à côte ; la dune à toucher la prairie; le pin maritime murmurant sur le saule, incliné lui même sur le ruisseau ; et sur tout cela un ciel d'une finesse et d'une délicatesse, d'une richesse et d'une variété de ton à désespérer le génie de Véronèse. C'est le pays du ciel, me disait un jour un peintre de talent. Voilà Saint-George, ce petit chef-d'œuvre de nature, laissé dans l'ombre, jusqu'à ce qu'enfin le baigneur de Royan voulut bien remarquer, en passant, un bouquet de chênes, à peine séparé de la mer, par une épaisseur de dune, celui-là même où le pasteur Jarousseau tenait son prêche en plein vent, à l'époque des persécutions. Il supposa qu'à l'ombre et dans le demi-jour de ce sanctuaire de verdure, on pourrait agréablement manger sur le pouce une tranche de jambon.

Il y alla donc de temps à autre déjeuner en partie carrée. Après quoi il faisait la sieste, étendu sur le serpolet, en attendant que la Providence, toujours ingénieuse, lui apportât une nouvelle distraction.

Heureusement un indigène eût l'idée de suspendre une escarpolette à l'entrée du bois, et, de ce jour, Saint-George prit une nouvelle existence. Ce trait de génie enflamma l'imagination oisive de la population exotique de Royan, condamnée à trouver chaque matin le placement de sa journée. Attirée désormais à Saint-George par la séduction

irrésistible de la balançoire, elle courut à ce bois récréatif avec la passion du désœuvrement. A chaque heure, à chaque minute, une file d'ânes, une procession de voitures déchargeaient sur la dune une cargaison de toilettes de l'un et de l'autre sexe, d'ombrelles et de pantalons de Nankin. — Allons au bois ! Ce fut le mot d'ordre à Royan ; bientôt on ajouta : Au bois de Boulogne. Le mot fit fortune. Aujourd'hui on peut le lire sur un poteau. Il ne manque au bois de Boulogne que l'orthographe.

Cependant, au milieu de cette foule que la vogue avait appelée à Royan, et que Royan renvoyait à Saint-George en partie de plaisir, il y avait plus d'une âme contemplative venue à la campagne pour trouver la campagne, et à Royan elle trouvait précisément le tumulte de la ville, son despotisme de représentation et de toilette.

Or, en voyant ce village de Saint-George, ce nid de verdure au bord de la plage, elle dit : c'est là qu'on peut vivre avec soi-même, et elle frappa de porte en porte pour y chercher un pied-à-terre. Mais la population patriarcale de Saint-George avait douté jusqu'alors, par un sentiment exagéré de modestie, qu'on dût venir lui demander un jour ce dernier mot de la civilisation : un appartement meublé à louer. Elle pouvait bien, à l'occasion, offrir une chambre parquetée d'argile à la vérité, avec cheminée et poêle à frirer pour faire la cuisine; mais, quant au mobilier, elle ne pouvait mettre au service du locataire qu'une table de bois de pin montée sur pliant ou un lit garni en premier et en dernier ressort d'un matelas de paille de maïs.

Cependant, le charme du pays agissait tellement sur cette première avant-garde d'émigrants aventurés à Saint-George, qu'elle passa gaiement par-dessus la formalité rigoureuse du mobilier, d'autant mieux que la bonne mine de l'hôte, et non moins bonne de l'hôtesse, la dédommageaient amplement de la simplicité lacédémonienne du couvert et du coucher. Car l'aristocratie de Saint-George, assez riche pour posséder un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier, a le cœur ouvert et le caractère serviable de l'hospitalité.

Aussitôt qu'elle vit grandir la popularité de son clocher, qu'elle compta désormais sur une clientèle assurée, elle mit partout de proche en proche un louable empressement à planchier et à garnir sa maison. Saint-George fit en quelque sorte peau neuve à l'extérieur et à l'intérieur, et le baigneur y trouve aisément aujourd'hui un appartement sortable, quelquefois même confortable, tenu avec ce luxe de propreté hollandaise, particulier au calviniste et au marin.

Mais il y trouva, surtout une plage en croissant d'une demi-lieue, du sable fin comme l'ambre, où une mer adoucie déferle avec délicatesse ; une falaise tapissée de criste marine, où la lame a creusé dans le rocher, de distance en distance, une large stalle recouverte d'une touffe d'ormeau ; en face de la falaise le Trier de la Tache, semblable au morne d'une Antille couronné d'une éternelle verdure, et derrière le Trier de la Tache, la frénrière de Didonne, humide et sombre, le long du ruisseau plus sombre encore du marais de Chenaumoine.

Enfin, l'année dernière, Michelet, ce grand prêtre de la nature, consacrait cette terre poétique, en venant lui demander l'inspiration, pour écrire le livre de la femme, ou plutôt le poème du foyer.

Le promeneur ici peut prendre un instant de repos. Il fait chaud, on est au mois de juillet. Or, pendant qu'il goûte le frais à l'ombre d'un frêne, il peut voir en face de lui, de l'autre côté du pont, quatre petits pans de mur en train de crouler. On appelle ce tas de pierre la Maison du père Chappe ; bien qu'il n'y ait plus là depuis longtemps, ni père Chappe ni maison. »

Rédaction : Yannis Suire. Région Nouvelle-Aquitaine / service Patrimoine et Inventaire, site de Poitiers, 2015, revu en 2017.

> Région Nouvelle-Aquitaine
Site de Poitiers
Service Patrimoine et Inventaire
15 rue de l'Ancienne Comédie
CS 70575, 86021 Poitiers Cedex
Tél. : 05 49 36 30 05
s.patrimoine@nouvelle-aquitaine.fr
www.inventaire.poitou-charentes.fr



Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.
www.inventaire.poitou-charentes.fr